

Sommaire

[Un livre intempestif et magnétique](#)
[Notes](#)

De l'un à l'autre. Retours sur la question sexuelle

Pierre-Damien Huyghe

De l'incidence éditeur, 2021.

Un livre intempestif et magnétique

On ne boudera pas son plaisir à constater que les travaux de Pierre-Damien Huyghe reçoivent non pas l'audience « qu'ils méritent » mais plus exactement la reconnaissance *qui leur ressemble* [\[1\]](#). À la manière d'un moine-soldat de la philosophie contemporaine, avec la détermination et la probité qui font la marque de ce genre de parcours tout en discrétion et en opiniâtreté élégante, on fera bon usage des méditations serrées qui n'ont cessées de gagner en clarté depuis ce livre-pionnier, désormais réécrit, qu'est *Art et industrie* [\[2\]](#). Pour un public de plus en plus élargi qui ne compte pas que des promotions d'étudiants gagnés à l'étrange cause du design, Pierre-Damien Huyghe est principalement connu et reconnu comme celui qui, en langue française, s'est efforcé — sans jamais verser dans le tapage plus ou moins journalistique que ce type du sujet ne manque pas de provoquer, hourvari inversement proportionnel à la qualité de la pensée —, selon la formule consacrée, d'« élever au concept » un phénomène insigne de la modernité anthropologique et culturelle.

Dire ainsi les choses reste cependant encore réducteur et partial quand on sait par ailleurs que le vrai problème qui taraude et inspire cet auteur à maints égards fort atypique pour un « professeur des Universités » n'est pas à strictement parler ce que par commodité de langage on appelle « design » mais bien justement quelque chose comme « le moderne » qu'il ne cesse de problématiser en variant les points de vue dont le « design » est l'un des noms mais point le seul assurément. Alors, comment, dans ces conditions, ne pas d'abord s'étonner de le voir publier un livre que la seule lecture du titre et du sous-titre suggère qu'il s'agirait d'un hapax dans son parcours de philosophe [\[3\]](#) ? Un esprit peu averti, un brin perfide autant que paresseux, s'autoriserait même à flairer le « bon coup » éditorial qui, comme de bien entendu, surfe sur la vague LGBT avec la bonne conscience affichée qui nécessairement l'accompagne dans le seul but inavoué de servir une certaine économie en général et, par voie de conséquence, de profiter des rouages de celle-ci pour augmenter la sienne. À l'inverse, le lecteur vertueux par clémence peut aussi mettre au compte d'une forme de délassement (délassement, relâchement toujours de qualité s'entend) bien propre à l'humaine condition le fait qu'un auteur méritant se laisse un peu aller à contribuer aux débats sociétaux plus que sociaux auxquels, bon an mal an, il serait quasi impossible de se soustraire, surtout quand le

titre de « philosophe » ne laisse pas de faire fantasmer les pense-petits du tout venant médiatique [\[4\]](#). Il n'est évidemment pas question de décliner ici toutes les variations de jugement et d'humeur qui président à l'accueil d'un livre en général et de celui-ci en particulier. Qu'il nous suffise de faire remarquer que *De l'un à l'autre* ne cède jamais sur le principe de singularité qui anime les travaux de l'auteur et que la dédicace à cet autre inclassable qu'est Michel Surya devrait suffire à garantir, avant même que la lecture de cet ouvrage extrêmement élaboré ne vienne en apporter la confirmation.

Commençons par la méthode qui ne contribue pas peu à faire tenir cet opus comme tient le marcheur endurant et résolu qui n'est pas sans faire penser aux fameux cavaliers cartésiens, voyageurs « se trouvant égarés en quelque forêt » [\[5\]](#). Notre forêt, à nous les tard-venus, étant celle de notre modernité dans laquelle il est parfois bien difficile de démêler le sens du non sens voire de son excès tendancielllement paranoïde. Dans la mouvance de ce qu'on appelât jadis (mais au regard de la seule chronologie, c'était en vérité hier) une « lecture symptomale », Pierre-Damien Huyghe, retenant le meilleur de l'enseignement de Jacques Derrida, relit les « grands auteurs » avec une attention toute scrupuleuse aux détails qui, si on y prête garde, autrement-dit si on se donne le temps d'y séjourner, sont à l'occasion révélateurs

d'une part de l'essentiel de ce qui est à penser. C'est manifestement le cas avec sa relecture d'un monstre, si ce n'est du monstre, du géant de la philosophie moderne, à savoir Hegel lui-même, celui qui fut, le corps encore chaud, traité « en chien crevé », puis lu avec des ciseaux quand il ne fut tout bonnement pas lu ou avec une désinvolture telle qu'on ose appeler ça une lecture. L'explication avec le texte hégélien, dans tous les sens du mot, y compris avec la pointe de combat ou tout du moins d'adversité qu'implique ce terme est centrale dans le livre. Débattre, se battre et se débattre avec et dans la pensée de celui qui crut, jusqu'au bord de la folie, réussir l'exploit de boucler le sens sur lui-même pour le laisser ensuite poursuivre son avancée en boucles, plus exactement en boucles de boucles, voilà une tâche qui réclame patience et courage, ce qui s'appelle travailler en philosophe avec et contre, tout contre Hegel jusqu'à lui faire prendre la tangente malgré qu'il en ait — ce geste de méthode représente un aspect crucial du livre. Pour ce faire, il fallait bien biaiser, ne pas bêtement approcher l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit*, livre circulaire et monstrueux à tous égards, de front. À la manière du torero qui « trompe sans mentir » [\[6\]](#) ou, ce qui s'avère davantage dans l'esprit de l'auteur, à la façon du docteur Freud, grand explorateur des marges de la psyché, il fallait bien user de prudence autant que d'audace pour trouver de quoi libérer la pensée « dans quelques propos glissés, à la manière presque

de lapsus, en marge du vouloir-dire principal » [.\[7\]](#). Cette technique de lecture est assez peu orthodoxe mais ses effets, comme ceux d'une cure aboutie, s'avèrent pour le moins étonnants. On ne peut ici et maintenant en faire l'exposé circonstancié ; toutefois, pour en donner une idée, on pointera ce paradoxe saisissant : toute la lecture dans laquelle s'engage P.-D. Huyghe tend à instiller dans l'esprit des lecteurs, les siens et ceux de Hegel, l'idée que celui-ci à finalement failli à la noble exigence qui fut la sienne, à savoir respecter « la patience du concept ». Comme c'est en effet particulièrement le cas avec la célèbre analyse hégélienne du cas Antigone déployée dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, force est de reconnaître que *De l'un à l'autre* montre qu'on a là affaire à une « façon en quelque sorte précipitée d'orienter la pensée » [.\[8\]](#), afin d'arriver un peu plus vite au but qu'on s'est toujours déjà fixé. Comment ne pas voir qu'en l'espèce la sage patience de l'Esprit en marche est comme prise en flagrant délit d'excès de vitesse ? En mettant la focale sur « des passages où la pensée philosophique, aussi ambitieuse et sérieuse soit-elle, admet ce qu'elle dit sans l'expliquer ni se l'expliquer vraiment » [.\[9\]](#), qui fait preuve de la plus grande vertu de patience ? S'engager dans une méthode, et d'abord au sens premier du terme, qui s'attache, sans ressentiment (comme ce n'est pas le cas de ceux qui, drolatiques à leur façon, prétendent avoir « dépassés Hegel » [.\[10\]](#), qui donc font preuve

de plus de précipitation et d'étourderie que le maître) aux textes, aux noeuds du discours, à ses mots-manqués comme à ses silences, tout en suivant infatigablement à la trace le « transport successif d'accents signifiants » [\[11\]](#), cela revient à remettre du jeu dans et pour la pensée *hic et nunc* et non seulement dans l'Histoire trop souvent sans histoires de la philosophie.

Soit « le cas Antigone », donc. Cette figure, ou « personnage conceptuel » dirait un deleuzien, ce n'est pas la première fois que le lecteur coutumier des textes de Pierre-Damien Huyghe la rencontre; entre autres occurrences, l'héroïne de Sophocle figurait déjà en bonne place dans *Commencer à deux* [\[12\]](#). Aussi, il n'est pas exagéré d'affirmer qu'elle accompagne toute la méditation de l'auteur comme une figure dont la singularité devient absolument nécessaire pour y voir un peu plus clair dans ces questions brûlantes, urgentes et dérangeantes qui touchent aux rapports entre nous les êtres humains sur cette terre. Comme aime à le rappeler joliment, et comme en passant, Pierre-Damien Huyghe, « ce n'est pas parce que nous sommes les derniers à parler que nous avons forcément raison », que nous détenons à coup sûr la vérité, à l'instar de l'oiseau de Minerve prenant son envol au crépuscule. Ce qui pourrait paraître un truisme ou une concession toute diplomatique faite à une antiquité évidemment vénérable relève plus

profondément d'une exigence pour ainsi dire déontologique quand on fait profession (et publicité) de réfléchir sérieusement aux problèmes de notre temps qui nous regardent toutes et tous. Relire pour nous au XXI^e siècle la pièce supposée archi-connue de Sophocle n'est pas rien faire puisqu'il s'agit d'abord et principalement de doubler cette lecture par un patient travail de retraduction qu'on ne peut éviter si on veut produire l'intelligibilité qu'elle requiert, intelligibilité qui n'a pas valeur en soi mais pour les effets libérateurs que sa langue débarrassée des scories et partis pris idéologiques des traductions passées ne peut alors manquer de générer. Ce travail de reprise sémantique, effectif à chaque fois qu'il s'agit de reprendre les textes qui nourrissent toute la méditation de ces « retours sur la question sexuelle », est sans doute admirable pour lui-même mais surtout, il faut y insister, pour la puissance d'éclaircissement, mieux d'éclairement qu'elle permet. Qu'il s'agisse d'Antigone, de la *Phénoménologie de l'esprit*, de *La Vénus à la fourrure* ou du corpus aristotélicien, à chaque fois c'est un rai de lumière parti de la philologie, doublé par la philosophie qui trouve son parachèvement ou son entéléchie, comme on voudra dire, dans une compréhension plus fine et plus juste (au sens de la justice que l'on doit rendre à la teneur des problèmes auxquels on est confronté) du temps présent. Pour revenir à Antigone, la pièce de théâtre et la figure de femme, P.-D. Huyghe montre ainsi de façon

très convaincante, en faisant jouer selon les règles strictes de la relecture aux détails les textes de Sophocle et de Hegel, que ce dernier n'est pas toujours — loin s'en faut — exempt d'illusions et de décisions précipitées voire franchement arbitraires qui l'empêchent de voir et d'entendre ce que la soeur de Polynice peut nous apprendre sur le plan du vivre-ensemble. Plus concrètement, si le rationalisme hégélien, apparemment sans faille, machine subtile qui prévoit et intègre (un peu vite donc) tous les grains de sables, gros et petits, comme autant de carburant au service de la parousie du Concept, si ce rationalisme donc, réputé pourtant si « plastique », si accueillant et même si hospitalier ne plongeait à son corps défendant ses racines dans les nouages obscurs et sans doute indémêlables complètement de ce que faute de mieux on appellera ici l'envers du rationnel [\[13\]](#), alors c'est un tout autre destin que nous aurions reçu en partage. On comprend alors que ces affaires de traduction et de retraduction — tout cet engagement de lecteur insensible aux modes et sourd à l'injonction d'« innovation » — ne peuvent se cantonner à l'exclusivité un brin austère d'une tâche académique, dans la mesure où cette tâche concerne rien moins que « la relance de l'Occident » [\[14\]](#). Pour prendre la mesure d'un tel enjeu destinal, il fallait, aussi étonnant que cela puisse paraître de prime abord, s'attacher à une distinction que la langue italienne nous apporte

s'agissant du « détail », à savoir le *particolare* et le *dettaglio*. Le premier renvoie à la petite partie d'un tout qui peut être un objet, une figure, un corps, une oeuvre d'art, un texte, etc. ; c'est le fragment tel qu'il peut être prélevé sur un ensemble qui le précède, auquel il s'intègre et sans lequel il perd sa signification véritable. Le second, le *dettaglio*, renvoie davantage à l'action de celle ou celui qui fait ou produit le dit détail qui dès lors devient comme la trace ou le dépôt d'un geste initial [\[15\]](#). De ce point vue, la « relecture aux détails » opérée dans *De l'un à l'autre* recouvre les deux acceptions qu'on vient de rappeler avec le secours de la langue italienne. Il s'agit certes d'être attentif au détail-*particolare*, de percevoir des bouts, des morceaux plus où moins conséquents, des parties donc du texte qu'on lit. Mais l'important quant à la véritable finalité de cette lecture, c'est précisément de s'apercevoir de ce qui est laissé en dépôt, comme en souffrance, dans la partie considérée. Alors, on peut le cas échéant, car cela ne ressortit pas à une « recette », mettre en évidence ce qui reste du geste conceptuel qui s'est d'une certaine manière fait prendre par la lettre. Certains signifiants sont ainsi abordés comme autant de traces sensibles (des *grammata*) où se sont fossilisées des directions pour la pensée qu'il faut maintenant extraire, désenclaver de leur gangue de significations sédimentées et d'abord de la forclusion du sens imposée par l'auteur, que ce soit Hegel ou un autre.

L'auteur de la *Phénoménologie* a donc bien surimposé une orientation pour sa lecture mais — et là gît l'inconscient de la lettre qui attend sa reprise symptomale — son geste l'a en quelque sorte doublé en ceci qu'il a laissé se déposer un reste en excès/l'excès du reste qui une fois libéré redistribue autrement l'horizon des possibles.

Hegel a ainsi choisi, peut-être pas en conscience, « pour parti principal non les singularités, mais les communautés » [\[16\]](#). Or il semble qu'il soit grand temps d'être rigoureusement intempestif [\[17\]](#), ce qui revient aussi, au moins dans un premier temps, à oser déplaire ou — ce qui revient au même — à n'être pas là où on voudrait qu'on soit. C'est exemplairement le cas avec la fille d'Œdipe, femme d'action plus que de paroles, inactuelle pour tous les temps, d'abord pour le sien et désormais pour le nôtre. Sa stature, tout en générosité et en radicalité, court tout le livre de P.-D. Huyghe comme un emblème, un fanal conceptuel, elle, la tout-autre « dont le discours, à coup sûr dépourvu d'intérêt, fait valoir le fait d'être née dans une fratrie, dans la compagnie d'êtres comme elle engendrés » [\[18\]](#). On ne peut évidemment citer ici, même s'il le faudrait, tous les passages justes et beaux consacrés au portrait impossible de « l'héroïne » de Sophocle dont les aspects ne peuvent sans contradiction être totalisés ou subsumés sous un nom ou un syntagme qui prétendrait en finir avec ce qu'elle a à nous

montrer sans avoir à le dire. (Remarquons simplement qu'il arrive qu'en philosophie la pénétration de l'analyse joute une sensibilité sans pathos.) Il reste que le plus remarquable n'est pas là qui se trouve dans l'éloge raisonné de la fraternité proposé par notre auteur. C'est a priori étonnant, inattendu, incongru de prime abord. Deux remarques à ce sujet qui fait une part essentiel d'un livre qui, faut-il oser le dire, est un grand livre d'éthique (évidemment sans morale) et de philosophie politique ou, pour reprendre une formulation en vogue au XVIII^e siècle, un livre éminent d'économie politique.

D'une part, première remarque, à suivre cette « relance » d'Antigone, on ne peut qu'au moins s'interroger sérieusement sur ce qui nous tient et nous lie, pour le meilleur et le pire, en tant que nous participons tous fraternellement de la même humanité, ce dont à l'évidence il serait temps de se rappeler lorsque, ô paradoxe, ô contradiction, les crises sont devenues notre lot destinal quotidien. Se rappeler Antigone, présence pudique de celle qui tient [\[19\]](#) quand tout conspire à nous faire baisser la tête, c'est prendre urgemment conscience que « si le genre de geste dont elle est la figure venait à manquer, le règne de la lieutenance ne pourrait que s'achever dans celui du commerce qui calcule l'intérêt des relations et considère leur revenu possible » [\[20\]](#). Qu'on entende bien la thèse : il n'est pas question, une fois de plus, une fois de trop, de

convoquer l'éternel féminin pour voir, comme par magie, tous les problèmes disparaître comme neige au soleil; on ne prendra jamais Pierre-Damien Huyghe en flagrant délit de « philosophie gnangnan », la candeur théorique n'est pas son école ; bien au contraire, ce que toutes ses relances de textes montrent, c'est qu'aucune existence humaine voire non humaine ne peut se ramener à un calcul (économique) ou, ce qui au fond revient au même, qu'aucune relation à « mon semblable, mon frère » ne saurait s'épuiser dans un contrat. Car il est des valeurs paradoxalement incalculables sans lesquelles notre humanité déchoit en barbarie numériquement assistée. C'est moins affaire de morale que de politique, moins histoire d'intention que d'acte, plus une question de courage et donc de cœur que de catéchisme politicien.

D'autre part, deuxième remarque, il est pour le moins saisissant de contribuer aujourd'hui à penser ce qu'on appelle « la fraternité » en osant ce retour sans concession à l'antique sagesse tragique quand la plupart des auteurs ne reconnaissent quelque consistance à la troisième et dernière valeur de la République Française naissante qu'à partir de l'ère chrétienne dont les événements de 89 et leur suite formeraient en quelque sorte la cause finale. En pratiquant à sa manière un *Schritt zurück* qui doit peu quant au fond au penseur de Todtnauberg, P.-D. Huyghe libère

des possibles pour cette pensée de la fraternité dont la fraîcheur, l'allant et la hauteur de vue nous rappellent les vertus du paganisme en philosophie. L'auteur assume d'ailleurs sans ambages, comme à son habitude, ce potentiel intrinsèque à une certaine façon de penser païenne, ressources encore largement en jachère qu'on serait bien inspiré de prendre au sérieux en prenant bien soin d'éviter la patrimonialisation de la philosophie pré-chrétienne ainsi que son instrumentalisation marketing pour coach en management en manque (par nature) de ce que Bernard Stiegler appelait exemplairement « la valeur esprit » [\[21\]](#). En ce sens, Pierre-Damien Huyghe rappelle qu'il faut « explicitement faire droit à un paganisme, c'est-à-dire renvoyer les modernes à une possibilité d'existence que tout un esprit historiquement plus tardif et plus survenu a relégué » [\[22\]](#). Les jalons conceptuels explorés dans le livre s'inscrivent à n'en pas douter dans une archéologie enfin non christianisée a priori de la fraternité, tant celle-ci n'est le plus souvent présente que sur le plan des mots, pour ainsi dire perversément assignée au stade symbolique quand il faudrait enfin, suivant en cela l'éblouissant modèle d'Antigone, passer à l'acte avec une économie draconienne de discours

Les remarques qui précèdent donnent peut-être un aperçu du geste méthodologique de

ces « retours sur la question sexuelle ». Mais, comme chacun sait, et d'abord comme le savent tous les hégéliens de stricte observance, le fond n'est jamais indépendant de la forme ; aussi, dire quelque chose de la méthode à l'oeuvre dans ce livre rend inévitable qu'on dise aussi quelque chose du ton où du style que prend la pensée de l'auteur avant de revenir à l'aspect plus thétique de son travail.

S'il est bien un trait qui signe l'allure spécifique de la philosophie de notre auteur, c'est assurément le terme de tension qui vient alors à s'imposer pour en donner une idée adéquate. Cette tension était manifeste dans le titre même de la somme consacrée au design. *À quoi tient le design*, sans « ? » donc, montrait que ce qui procure consistance et crédibilité, tant sur le plan pratique que théorique, à cette drôle de chose qu'est le design, c'est précisément les tensions par lesquelles tient le dit design. La métaphore électrique semble s'imposer pour exprimer de façon très synthétique et percutante ce qui fait le propre d'un phénomène qui ne doit la poursuite de son existence (« le vif du vivant » dirait Pierre-Damien Huyghe) qu'à être tendu, parfois jusqu'à l'écartèlement, entre différents pôles qui lui procurent l'énergie nécessaire à toute création. Véritables *pharmakon*, ces tenseurs, tantôt plastiques tantôt rigides, tantôt solides, tantôt ne tenant plus qu'à un fil parcourant souvent en double sens les

terminaux, constituent le régime d'exigence de ce dont « design » est le nom. Or, nous retrouvons avec *De l'un à l'autre* ce même motif magnétique qui permet d'avancer une thèse essentielle quant à la question sexuelle. En effet, il importe de se figurer une sorte d'arc qu'on peut appeler l'arc sexuel, à partir duquel se distribuent toutes les variantes et variations sans exclusion a priori qui forment comme le spectre fascinant de l'humaine sexualité. Aux deux extrémités de cette courbe on trouvera, d'un côté, le pôle mâle et, de l'autre, le pôle femelle. Entre ces deux points qui sont deux cas-limites, deux épures et donc aussi deux idéalités requises par la pensée philosophique, on aura échelonnés sur l'empan et sans hiérarchie toutes les déclinaisons, tous les possibles, toutes les combinaisons de la vie sexuelle et affective de nos semblables. On a déjà compris que cette tension est à la fois généreuse et exigeante; elle « fait place » pour bien des attitudes et des postures mais elle prévient aussi, par sa tension même, que ce genre de puissance réclame tous les efforts de la pensée et toutes les vertus des corps pour ne pas se solidifier en doctrine ou s'effiloche dans l'inconsistance d'une « philosophie », d'une éthique et d'une politique au rabais, toutes peu regardantes sur les principes légitimes et les fins véritables. C'est alors toute une pensée inédite de la différence qui nous est proposée, dans laquelle la relation est au moins aussi importante que ce qu'elle réunit. Cette pensée

serrée et alerte a suffisamment de souffle sémantique et de vigueur conceptuelle pour penser la tension en tant que tension et rien d'autre. « Une tension implique en effet que les éléments constitutifs d'un corps tendent, mais tendent seulement, à s'écarter les uns des autres : ils sont cependant tenus dans une certaine union (« union », non pas « unité »). La métaphore du tissu exprime à sa façon cette situation où chaque fil devient utile, dans sa singularité même, à la tenue d'un autre. Il en va au fond de même avec ce que j'appelle ici tension : aucun des pôles qui constituent cette tension ne peut exister seul, chacun est relatif à l'autre et seule la distance qui sépare les deux permet qu'il y ait, entre, quelque chose de tendu, vif d'être en tension » [\[23\]](#). Ces lignes requièrent assurément de nombreux commentaires dans lesquels il n'est pas question de s'engager ici. On observera cependant qu'on a là les lignes de force de ce qu'on peut nommer une philosophie de l'entre dont le concept de « tension » (et donc aussi de « tissu ») représente le foyer eidétique, le principe nucléaire. Cette tension dynamique qui suffit à faire un monde ne peut se confondre avec les prouesses de la dialectique de Hegel téléologiquement orientée (à moins, peut-être, de parler avec W. Benjamin de « dialectique à l'arrêt ; elle est davantage parente, soeur ou fille d'un maillage d'inspiration platonicienne pour dire et penser le monde, un monde humain, un monde qui tient et auquel on tient parce qu'il tient à nous

comme nous tenons les uns aux autres. Ce monde va finir [\[24\]](#), on l'entend dire un peu partout, tellement qu'on risque de finir par s'habituer à cet interminable essoufflement. Le temps serait-il venu, tout messianisme mis à part, de prendre enfin une bonne fois conscience, en peu de mots mais avec une ferveur toute versée dans l'action, de la tension des tensions, celle qui fait l'histoire des « animaux politiques » dont les existences et les exigences (les exigences de l'existence ou l'existence comme exigence aussi bien) se tiennent et ne tiennent qu'à ces deux bords : « d'un côté la fraternité, de l'autre la dévastation » [\[25\]](#) ?

Pour conclure cette présentation, reconnaissons que nous n'avons fait que pincer une ou deux des cordes de la lyre intitulée *De l'un à l'autre*, espérant faire entendre le début d'un air encore inouï. Nous n'avons bien évidemment guère épuisé les retours auxquels s'est livré Pierre-Damien Huyghe pour penser en philosophe, et à l'écart de la tendance il faut le redire, la « question sexuelle », et plus profondément encore les rapports qui circulent entre mon prochain et moi-même; tout un réseau évidemment complexe, à jamais réductible sans reste au concept, toujours nous ramenant à l'énigme de ce que nous sommes, en tant qu'animaux parlant et (donc) faisant société. Il fallait bien opérer plusieurs sortes de retours, entre autres inviter Hegel avec

Sacher-Masoch, moduler avec beaucoup de circonspection les angles d'approche pour apporter un peu de lumière ou plutôt de clair-obscur sur cet aspect insigne de toute anthropologie philosophique. Et la gageure, en l'occurrence réalisée, fut de traiter de ces questions sans mobiliser une notion comme celle de « genre » qu'évidemment on s'attend à voir convoquée. (Cette absence raisonnée étant déjà par elle-même un signe de la rigueur et de l'esprit de conséquence propres à l'auteur.)

De l'un à l'autre, un livre lui-même sous tensions au sens qu'on a indiqué précédemment. L'énergie y circule — et d'abord entre les deux pôles du titre — donc avec son rythme sans risquer le court-circuit [\[26\]](#) fatal qui sonnerait l'effondrement d'un travail libérateur, notamment des mots-d'ordre qui tiennent toujours trop souvent lieu de pensée. Mais au fait, quels rapports ce livre entretient-il avec ce qu'on a cru bon de présenter au début de cette recension comme l'objet principal de la réflexion d'un auteur à la pensée endurente et non systématique, à savoir la question du design ? Une indication nous met sur la voie de la réponse, page 147, lorsque l'auteur s'emploie à la critique d'un certain type de sociabilité qui nous fait déchoir de notre condition d'êtres humains sur la terre et, à l'occasion d'une parenthèse, nous rappelle les dangers exercés par le terrorisme « de la fonctionnalité » qui alors,

dirait un traducteur heideggérien au langage un peu désuet, régente « tous les districts de l'étant ». N'être plus que des fonctions, les uns rangés à côté des autres, devenir toutes et tous radicalement fonctionnels, n'être plus que cela des gens qui fonctionnent, comme d'autres, en de « sombres temps », se sont identifiés au seul fonctionnariat, une « humanité » de fonctionnaires et rien d'autre en quelque sorte, voilà la tragédie qui ne manquera pas d'arriver, qui arrive déjà si nous ne nous rappelons pas, autrement que par devoir commémoratif, la figure tragique de « la rebelle ». Or cet empire de la fonctionnalité est lui-même lié à toute une histoire du design, donc de l'industrie et de l'économie. Au regard de cette histoire, le design apparaît bien davantage ici comme un épiphénomène qui avec d'autres serait symptomatique de ce qui anime en vérité les travaux de Pierre-Damien Huyghe, à savoir l'épineuse question du moderne, ainsi qu'on le suggérerait en commençant, question dans laquelle se noue aussi le sexe avec ses problèmes, ses solutions et ses inévitables tensions fécondante [\[27\]](#).

Notes

[\[1\]](#) « Il n'arrive pas à un homme ce qu'il mérite mais ce qui lui ressemble. » (Jacques Rivière. Je cite de mémoire).

[2] Cf. *Art et industrie. Philosophie du Bauhaus*, Éditions Circé, 2015. La première édition, toujours chez Circé, parue en 1999.

[3] Cf. *De l'un à l'autre. Retours sur la question sexuelle*, De l'Incidence éditeur, 2022, dorénavant abrégé D.U.A.

[4] On en connaît, et non des moindres, des philosophes (ici toute ironie mise à part s'agissant de cette prestigieuse épithète) de langue française ayant succombé, depuis confinement, à l'appel des sirènes médiatiques plus ou moins ragoûtantes les invitant à donner leur jugement ipso facto transmué en opinion valant bien, par principe, n'importe quelle autre. Comme le savait Montaigne, personne, vraiment personne n'échappe à l'universelle vanité.

[5] Descartes, *Discours de la méthode*, 3e partie « Quelques règles de morale tirées de la méthode ».

[6] L'expression est de Francis Wolff. On la trouve dans son classique *Philosophie de la corrida*, rééd. Fayard, 2011.

[7] D. U. A. op. cit., pp. 40-41.

[8] D. U. À, op. cit., p. 44. Je souligne.

[9] D. U. À, op.cit., p. 61. Je souligne.

[10] La pensée-Hegel — ce qu'on nomme un peu vite son « système » — retorse au possible, invite, pour qui peut, à un dépassement sans relève, sans *Aufhebung*. Cette philosophie de la complétude ouverte exige un paradoxe méthodologique aussi monstrueux que ce qui est à dépasser. Elle réclame qu'on la surmonte par une lenteur inouïe, qu'on accepte pour ainsi dire de s'y lover, de séjourner avec l'inquiétude requise dans sa lettre même en attendant que celle-ci laisse poindre quelque interstice. Au fond, comme Georges Bataille l'avait bien compris, lui ce grand hégélien hérétique, cette pensée provoque un mimétisme très spécial, un mimétisme à outrance, une singerie qui va jusqu'à l'outrage. Ce qui n'est pas le chemin emprunté par l'auteur du livre qui nous occupe aujourd'hui qui, lui, « dépasse » et dépose Hegel en allant moins vite que lui. Le comble de la méthode.

[11] D. U. À, op. cit., p. 61.

[12] Cf. Pierre-Damien Huyghe, *Commencer à deux — Propos sur l'architecture comme méthode*, Éditions Mix, 2009.

[13] On lira dans cet ordre d'idée Gérard Lebrun, *L'envers de la dialectique. Hegel à la lumière de Nietzsche*, Les Éditions du Seuil, 2004.

[14] D. U. À. op. cit., p. 26.

[15] Nous nous inspirons librement ici d'une distinction insigne faite par Daniel Arasse dans son maître-livre *Le Détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*, Flammarion, rééd, 2021.

[16] D. U. À, op.cit., p. 44.

[17] Cette intempestivité de rigueur faisait déjà tout le nerf de l'argumentation du bien intitulé *Contretemps. De la recherche et de ses enjeux. Arts, architecture, design*, Éditions B42, 2017.

[18] D. U. À, op. cit., p. 116.

[19] Qu'on nous permette de renvoyer à nouveau au monde de la tauromachie et à l'une de ses vertus cardinales, *l'aguante*, cette capacité propre au torero à tenir sans faillir son site face à l'adversité du taureau.

[20] D. U. À. op. cit., p. 117.

[21] Cf. Bernard Stiegler & Ars Industrialis, *Réenchâter le monde. La fleur esprit contre le populisme industriel*, Éditions Flammarion, 2006.

[22] D. U. À. op. cit., p. 46. Ce retour aux Grecs a connu, on le sait, ses lettres de noblesses (et ses polémiques) avec Nietzsche et Heidegger, pour ne mentionner que les plus notables. Pour le dire un peu vite, le premier, éminent philologue, y est retourné pour des raisons

« morales »; le second, a effectué (lui aussi en retraduisant, parfois de façon peu conventionnelle, c'est le moins qu'on puisse dire, les Grands Anciens, principalement les pré-socratiques) son retour aux Grecs avec une motivation essentiellement « ontologique ». P.-D. Huyghe s'inscrirait plutôt, selon nous, dans cette veine prestigieuse et atypique en fonction de motifs qui tiennent à la philosophie « politique ». S'agissant des déviations (sémantiques et civilisationnelles) voire des dérives (théoriques et pratiques) opérées sous la houle de l'impérialisme chrétien, de sa morale qui phagocytera ce que les grecs appelaient « économie », on ne peut que renvoyer aux travaux de Giorgio Agamben, notamment *Le Règne et la Gloire. Homo sacer, II, 2*, Éditions du Seuil, 2008, pour la traduction française.

[23] D. U. À. op. cit., p. 151.

[24] Baudelaire déjà dans *Fusées*, « Le monde va finir ».

[25] D. U. À. op. cit., p. 135.

[26] Pour un usage des plus féconds du court-circuit en philosophie, on lira le stimulant ouvrage de Gilles A. Thibergien, *Courts-circuits*, Éditions du Félin, 2008.

Table des Matières

Un livre intempestif et magnétique	2
Notes	20